

MARTIN SCHICK, LE PARTAGE DE MINUIT

Par Anne Diatkine
— 23 juillet 2017 à 20:06

Invité dans le off, le performeur suisse a proposé chaque soir au public la moitié de tout ce qu'il possède en échange d'une performance improvisée.



Cachet.

En effet, la technique du demi-pain consiste à partager ce qu'on a - quelle horreur, voici maintenant que le performeur punk suisse, qui évidemment a vécu à Berlin, se paye le luxe d'un cours de catéchisme - et que donc, il propose, contre la moitié de son cachet, de partager le plateau. Un bout de scotch lui suffit pour délimiter l'espace, et c'est un très beau jeune homme, fantastique danseur, qui s'exécute contre 250 euros, qu'il encaisse illico, sans qu'on ait la présence d'esprit de retenir son nom, il ne reviendra pas forcément demain. Tandis qu'il danse, Martin Schick continue ce jeu de partage, si bien que la scène se remplit jusqu'à ce qu'il n'ait plus un centime à diviser. Mais quand il ne lui reste rien, il y a encore la moitié de son tee-shirt, la moitié de sa chambre d'hôtel, la moitié de son petit-déjeuner, la moitié de sa bière, mais aussi de ses dettes, son chewing-gum, son haleine, ça devient plus complexe de trouver preneur. Certains soirs, une seule personne se décide à monter sur scène, et dans ce cas, Schick adapte sa performance.

On peut ne pas être enchantée quand le Suisse Martin Schick s'avance sur scène pour annoncer qu'avant d'exposer ce qu'est la «halfbreadtechnique» - la technique du demi-pain - il a besoin de savoir un peu qui on est. Et pour ce faire, c'est une indication comme une autre, de nous demander combien d'entre nous ont acheté plein pot leur place, obtenu des tarifs professionnels, voire, et c'est notre cas, une place pressée gratuite. A son tour, il nous dit ce qu'il gagne : 500 euros net pour la performance qu'on va voir, en partie subventionnée par Pro Helvetia, une fondation financée par les citoyens suisses, du moins par tous ceux qui paient des impôts, c'est-à-dire pas les plus riches, ni ceux qui ont un compte caché. Mais avec cette somme, il doit payer son transport, son hébergement, les frais des techniciens. Ça ne vous intéresse pas, vous sentez venir la dénonciation poujadiste, vous avez envie de dormir, il est plus de 23 heures ? Vous avez tort, et de toute manière, si vous êtes entré dans la salle, vous êtes obligé de rester, la performance de Martin Schick, programmée dans le off à la Manufacture, dure quarante minutes et elle est, même quand on abhorre la distribution des épithètes, le spectacle le plus tonique et le plus imprévisible de cette édition.

Redistribution.

Le public d'Avignon est le plus difficile, explique-t-il, car «les salles sont bondées de métaspectateurs», c'est-à-dire de programmeurs et de journalistes qui ont besoin d'observer ce qui se passe. Quoi qu'il en soit, il redistribue la totalité des 500 euros, depuis qu'il donne cette pièce - à Singapour, en Croatie, en Afrique du Sud, en Pologne, bientôt au Brésil, et en France à la rentrée. «Mais tout le plaisir est pour moi, car je gagne chaque soir un nouveau spectacle et des rencontres, les gens m'hébergent, je garde des liens avec les spectateurs, je fais des workshops le lendemain, et je me débrouille économiquement ainsi.» Moins le public est averti, mieux il réagit, et Martin Schick préfère quand ceux qui montent sur scène ont vraiment besoin de son cachet ou d'une chambre d'hôtel. Il n'y a pas de fin à ce one-man-show qui se poursuit dans la nuit et qui, en plus d'être très drôle, expose clairement les conditions économiques de création d'un spectacle. Martin Schick n'a ni agent, ni compagnie, ni structure, et il n'aimerait pas se décharger des fardeaux administratifs qui constituent le sujet de ses spectacles.